

1541820
CB 1044151

94 " / 03 "
chassesa

Sous la direction de
Jean Trinquier et Christophe Vendries

CHASSES ANTIQUES

PRATIQUES ET REPRÉSENTATIONS DANS LE MONDE GRÉCO-ROMAIN (III^E S. AV.-IV^E S. APR. J.-C.)

Actes du colloque international de Rennes
(Université Rennes II, 20-21 septembre 2007)



PRESSES UNIVERSITAIRES DE RENNES



Collection « Archéologie & Culture »

Dirigée par Mario DENTI

La collection « Archéologie et culture » est dédiée à l'étude de la culture matérielle, de la production figurative et des données monumentales qui caractérisent les civilisations des mondes anciens et modernes. Les ouvrages issus de l'activité de recherche de spécialistes de toutes périodes sont fortement orientés vers la dimension culturelle et historique de la discipline archéologique.

Déjà parus :

Olivier HENRY

Tombes de Carie. Architecture funéraire et culture carienne, VII^e-I^{er} siècle av. J.-C., 2009, 290 p.

Dominique POUILLE (dir.)

Rennes antique, 2009, 512 p.

Pascale BALLET, Nadine DIEUDONNÉ-GLAD et Catherine SALIOU (dir.)

La rue dans l'Antiquité. Définition, aménagement, devenir, 2008, 364 p.

Lydie BODIOU, Dominique FRÈRE et Véronique MEHL

Parfums et Odeurs dans l'Antiquité, 2008, 280 p.

Yvan MALIGORNE,

L'architecture romaine dans l'Ouest de la Gaule, 2007, 232 p.

Dominique FRÈRE (dir.) avec la collaboration d'Annie MORIN,

De la Méditerranée vers l'Atlantique. Aspect des relations entre la Méditerranée et la Gaule centrale et occidentale (VIII^e-I^{er} siècle av. J.-C.), 2006, 160 p.

V. BROUQUIER-REDDÉ, E. BERTRAND, M.-B. CHARDENOUX, K. GRUEL et M.-C. L'HUILLIER (dir.),

Mars en Occident. Actes du colloque international « Autour d'Allonnes (Sarthe), les sanctuaires de Mars en Occident », Le Mans, 4-5-6 juin 2003, 2006, 338 p.

Valérie SERDON,

Armes du diable. Arcs et arbalètes au Moyen Âge, 2005, 336 p. illustrées.

Nicolas FAUCHERRE, Jean MESQUI et Nicolas PROUTEAU (dir.),

Les fortifications au temps des Croisades, 2004, 360 p. illustrées.

Dominique ALLIOS,

Le vilain et son pot. Céramiques et vie quotidienne au Moyen Âge, 2004, 192 p. illustrées.

Pierre-Roland GIOT, Philippe GUIGON et Bernard MERDRIGNAC,

Les premiers Bretons d'Armorique, 2003, 248 p. illustrées.

ANNEXES

PARAPHRASE DE L'IXEUTIQUE DE DENYS



TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE DE BRUNO SUDAN, PIERRE SCHUWEY ET CHRISTIAN PERNET
(UNIVERSITÉ DE FRIBOURG)

PRÉSENTATION

L'ouvrage d'oisellerie de Denys ne nous est parvenu que sous la forme d'une paraphrase en prose, dont le manuscrit le plus ancien n'est autre que le fameux *codex Vindobonensis medicus graecus* 1, appelé également « Dioscoride de Vienne¹ ». Ce manuscrit contient en effet l'*Herbier* de Dioscoride d'Anazarbe, dans un classement alphabétique qui trahit la structure originale de l'œuvre, puis un poème anonyme en hexamètres, connu sous le titre latin de *Carmen de viribus herbarum*, suivi de deux *Paraphrases*, dues à un certain Eutecnios, qui portent respectivement sur les *Thériaques* et les *Alexipharmques* du poète hellénistique Nicandre de Colophon, puis une *Paraphrase* des *Halieutiques* d'Oppien, et enfin la *Paraphrase* qui nous intéresse ici ; une lacune du manuscrit nous empêche de connaître l'auteur de ces deux dernières *Paraphrases*. Le « Dioscoride de Vienne » est un manuscrit de parchemin particulièrement luxueux, de grand format et orné de superbes illustrations, notamment ornithologiques². Son statut d'objet de prestige est confirmé par la dédicace, qui précise que les Ὀνωρῆται d'un faubourg de Constantinople en ont fait don à une princesse impériale, Anicia Iuliana, pour la remercier d'avoir fait construire une église ; le témoignage parallèle de Théophane (*Chronographie*, I, 157) permet de dater cette dédicace de l'année 512-513 apr. J.-C. La dédicataire, Anicia Iuliana, n'est autre que la fille, née en 463, de Flavius Anicius Olybrius, consul en 464, empereur d'Occident en 472, et de Placidia, pour sa part fille de l'empereur Valentinien III³. Le manuscrit pourrait être antérieur de quelques décennies à la dédicace, ce qui le

placerait dans la seconde moitié du V^e siècle⁴. La *Paraphrase* a donc pour *terminus post quem* la date de rédaction de l'œuvre paraphrasée, pour *terminus ante quem* la seconde moitié du V^e siècle ou, au plus tard, les premières années du VI^e siècle de notre ère. Il est possible, mais non certain, que les deux dernières *Paraphrases* aient le même auteur que les deux premières, soit Eutecnios.

À l'instar des *Thériaques* et des *Alexipharmques* de Nicandre, ou encore des *Halieutiques* d'Oppien, le texte paraphrasé était un poème didactique composé dans le mètre de l'épopée, l'hexamètre. Il a été longtemps attribué à Oppien sur la foi des indications portées par certains manuscrits ainsi que d'un passage de la *Souda*⁵. Pourtant, aussi bien le prologue que l'épilogue de la *Paraphrase* attribuent l'œuvre au « poète Denys », lequel a été identifié soit avec Denys le Périégète ; l'auteur de la célèbre *Périégèse de la terre habitée*, qui était un contemporain d'Hadrien, soit avec un autre Denys, Denys de Philadelphie ou Denys de Corinthe. A. Garzya a émis l'hypothèse séduisante que ce Denys aurait imité un poème légèrement antérieur d'Oppien, sur le même sujet et en cinq chants⁶. Quelle que soit la validité de cette hypothèse, il n'en reste pas moins vrai que le poème de Denys, à en juger du moins par sa paraphrase byzantine, présente d'indéniables similitudes tant avec les *Halieutiques* d'Oppien de Cilicie qu'avec les *Cynégétiques* d'Oppien d'Apamée. Étant donné la nature poétique de l'œuvre de Denys et malgré l'autorité du dictionnaire grec-anglais Liddell-Scott, le titre « Sur les oiseaux » est à écarter au profit des titres « Ornithiaques » ou « Ixeutique », donnés par certains manuscrits ou *testimonia*⁷. Ce dernier – littéralement « l'art d'engluer les oiseaux » – est

sans doute préférable, même s'il ne se réfère en apparence qu'au contenu du livre III. En effet, les livres I et II, respectivement consacrés aux oiseaux terrestres et aux oiseaux « amphibies », c'est-à-dire ayant part à la fois à la terre et à l'élément aquatique, ne se préoccupent guère de capture, mais détaillent le nom, en s'attardant parfois sur sa motivation, l'apparence, les habitudes et les particularités notables des différentes espèces qui composent l'avifaune, bref une bonne part des observations, connaissances, croyances et histoires variées qui se sont cristallisées au fil du temps autour des différentes espèces animales et auxquelles M. Bertini a proposé de donner le nom d'« encyclopédie »⁸; cette « encyclopédie » accueille ainsi tout aussi bien des récits mythiques à visée étiologique que des pronostics météorologiques ou encore des considérations sur la médecine animale, sans qu'il y ait lieu de privilégier l'une de ces composantes. Wellmann a montré, avec de bons arguments, qu'une bonne partie de ces informations devaient provenir du livre perdu d'Alexandre de Myndos *Sur les oiseaux*⁹. L'ensemble de l'œuvre n'en mérite pas moins le titre d'*Ixentique*, dans la mesure où il faut savoir reconnaître les différentes espèces d'oiseaux et être familier de leurs comportements variés si l'on veut trouver la ruse qui permettra de les capturer avec succès. Les *Cynégétiques* d'Oppien d'Apamée offrent ici un parallèle probant, puisque l'inventaire de la faune y précède aux chants II et III les considérations proprement cynégétiques des chants IV et sans doute aussi V.

On dispose de deux éditions récentes de cette *Paraphrase*, l'édition Teubner d'A. GARZYA, parue en 1963 à Leipzig; et l'édition de M. PAPATHOMOPOULOS, parue en 1976 à Ioannina, qui est suivie ici¹⁰. Le texte a été traduit par Bruno SUDAN, Pierre SCHUYVEY et Christian PERNET, avec l'aide de Jean TRINQUIER et de Dimitri KASPRZYK, qui ont assuré la révision de l'ensemble de la traduction. Cette traduction entend mettre la *Paraphrase* du poème de Denys à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs et sert de complément à la contribution de Christophe VENDRIES sur l'oisellerie antique. Il s'agit d'un instrument de travail, qui n'entend pas régler, dans le cadre restreint d'une simple annexe, les nombreux problèmes que pose le texte de la *Paraphrase*; elle ne saurait évidemment se substituer à une édition commentée, que l'on ne peut qu'appeler de ses vœux. Plusieurs points, comme les descriptions de pièges du livre III, mériteraient des recherches ultérieures. Faute de pouvoir être discutées, les identifications proposées par W. G. ARNOTT dans son ouvrage récent *Birds in the Ancient World from A to Z*, Londres-New York, Routledge, 2007,

ont été systématiquement adoptées; dans le cas des espèces qui résistent à toute tentative d'identification, le nom grec a été simplement translittéré.

Jean TRINQUIER

I

1. Puisque le Dieu dans sa bienfaisance t'a donné, à toi qui tiens les rênes de l'ensemble de la terre et de la mer, d'être sage et avide de connaissances, et que tu désires transmettre au plus grand nombre ce que tu sais, tout ce qui a été composé par le poète Denys au sujet des oiseaux, eh bien! accomplissons pour toi ce bon office pour que tu connaisses les oiseaux qui, par goût d'une nourriture humide, aiment à vivre près des fleuves, des lacs, ou de la mer, ainsi que ceux qui volent sur les montagnes ou les plaines, et que tu sois à même de nommer chacun d'eux, en connaissant parfaitement leurs habitudes, leurs capacités, leur force, leurs besoins et la manière de les chasser. C'est un spectacle charmant et en rien déplaisant que de voir un oiseau rapide pris dans les attaches d'un lacet ou, tandis qu'il s'est posé tantôt sur la branche d'un arbre, tantôt sur un roseau qu'un chasseur dresse après l'avoir enduit de glu, de le voir collé et retenu, ou de le voir arriver près des buissons pour se reposer et se prendre dans les replis aux nombreux trous des filets, au point que son repos lui est fatal et définitif. À dire vrai, c'est une activité à la fois ingénieuse et plaisante: dès qu'approche l'hiver, on recouvre un arbre de branches et de feuilles prises ailleurs; on insère, au milieu des branches, des baguettes enduites de glu que l'on fixe au sol; on suspend des cages, dans lesquelles se tiennent des oiseaux, nécessaires aux chasseurs pour cette chasse. Par leurs chants, ces oiseaux en incitent d'autres à s'approcher et à se percher sur les fausses branches; pour ceux-ci, la rencontre a pour effet immédiat la capture. Au reste, on peut voir la plupart des oiseaux être chassés au moyen de filets, que l'on place d'ordinaire sous les buissons, en y jetant de la nourriture. Il existe encore d'autres manières de les capturer: tu connaîtras chacune d'elles, dans l'ordre, si tu es disposé à bien écouter. La plupart des espèces d'oiseaux déploient leur vol dans l'air humide.

2. Entre tous, il faut distinguer les aigles, puisqu'on ne peut rien dire de sûr à propos des griffons, qui, dit-on, nourris dans les marais des riches Arimaspes, recueillent de l'or en creusant la terre.

On raconte que ces Arimaspes n'ont pas deux yeux, mais un seul.

3. Nous connaissons l'espèce des aigles et leur force. Nous savons combien ils sont supérieurs aux autres oiseaux au point de se poser, croit-on, sur le sceptre de Zeus, tout près du foudre. Ils volent avec agilité au-delà des airs et jusque vers l'éther, ils ont des yeux perçants qui voient jusqu'à la terre, ou peut-être même en dessous, au point que les plus infimes bestioles ne peuvent leur échapper quand ils ont besoin de nourriture, même lorsqu'elles sont cachées par des buissons. Ils se régaleront de la chair des agneaux, des faons et des lièvres les plus rapides, et ils ne mangent pas ce qui est mort, à moins qu'un animal n'ait été capturé et tué près d'eux. Ils mangent des tortues comme remède à leurs maladies et se contentent, pour seule boisson, du sang de leurs proies, si bien qu'ils n'ont pas besoin de boire de l'eau. Ils habitent, dans les montagnes, les cimes bien visibles et les plus élevées, soit qu'ils aient besoin de repos après la chasse, soit qu'ils désirent y construire des nids pour leurs petits. Ainsi, parfois, en s'envolant des rochers, ils planent au-dessus des plaines, mais, la plupart du temps, ils peuvent contempler le ciel de près. Au moment de pondre, ils apportent une pierre et la placent dans le creux du nid, afin d'enfanter en temps voulu et d'empêcher que, sous l'effet de sa force, l'oisillon ne sorte, encore inachevé, avant l'heure. Il n'est pas possible de savoir exactement ce qu'il en est de cette pierre, mais les uns disent qu'elle est apportée des monts du Caucase, les autres du rivage escarpé de l'Océan. Elle est d'une blancheur éclatante et remplie de souffle à l'intérieur, si bien qu'elle émet un son quand on la remue. Si l'on attache une telle pierre autour d'une femme enceinte, on empêchera le nouveau-né de tomber malade. Même s'il entre en contact avec de l'eau bouillante dans une baignoire, il résistera parfaitement à l'intensité de la brûlure. Que les petits soient de naissance légitime leur importe beaucoup, et ils jugent leur progéniture en les faisant voler face au soleil levant : si l'oisillon ne résiste pas à l'éclat du soleil ou s'il ferme les yeux, il n'est pas considéré comme légitime, mais comme bâtard, et il est chassé du nid et reçoit sa nourriture de la pitié des autres oiseaux, de même que les voisins, d'ordinaire, nourrissent les enfants devenus orphelins avec les restes, en subvenant aux contraintes et aux besoins de la pauvreté. Une telle nourriture n'a certes jamais apporté aux petits la vigueur de leurs pères.

4. Les hommes ne peuvent observer que rarement les gypaètes. Ils habitent en effet les roches les plus hérissées, construisent leurs nids pour les petits sur des parois escarpées, se posent au bord des pré-

pices plutôt que dans les troncs ou sur les branches. Ils chérissent leurs oisillons plus que tout, et si un paysan dérober, sans qu'il le voie, le petit d'un gypaète, il se lamentera et négligera de se nourrir ; il ne s'envolera plus du nid, remplira tout l'espace de ses plaintes – on dirait une femme qui se lamente – et inondera ses joues d'un flot de larmes. Leurs joues et leur cou sont tout garnis de plumes, ce qui fait qu'ils arborent une sorte de barbe jusqu'à la gorge. Voici un signe distinctif des gypaètes : ce sont les seuls oiseaux qui se nourrissent de pierres et d'os de bêtes mortes depuis longtemps. S'ils peuvent l'avalier, ils ingurgitent avec plaisir tout ce qu'ils trouvent ; sinon, ils saisissent les plus grandes pièces dans leurs serres et s'envolent, puis les laissent tomber à plusieurs reprises sur les rochers. Ainsi peuvent-ils manger les os une fois brisés. Et le lierre noir, lorsqu'ils en consomment, les empêche de tomber malades.

5. Les vautours s'accouplent en montant l'un sur l'autre, mais en vain. Il leur est en effet impossible de procréer en s'unissant ainsi. Mais lorsque vient le moment de la ponte, ils s'unissent sous le vent en tournant leurs parties génitales vers le zéphyr, à la manière de bêtes sauvages comme les tigres. C'est pour cette raison, dit-on, qu'ils perçoivent très rapidement, à l'odeur, si un animal est mort, même au loin. De tous les oiseaux, ils sont les plus voraces, au point qu'ils se battent entre eux pour la nourriture et que le plus fort écarte les autres, en s'abritant derrière l'une de ses ailes comme derrière un bouclier et en repoussant de l'autre le reste de ses rivaux. Quand celui-ci s'éloigne, rassasié, les autres se jettent ensemble sur la nourriture, jusqu'à ce que l'un d'eux éloigne à son tour ceux qui sont plus faibles. On ne saurait facilement découvrir leurs nids. Ils se trouvent en effet dans des lieux dont l'accès est tout à fait impraticable. Les vautours raffolent de la mauvaise odeur des cadavres et détestent les parfums, au point qu'ils ne toucheraient pas à un bœuf mort, si l'on enduisait ses chairs de parfum.

6. Il existe plusieurs espèces de faucons. Certains, rapides, faits pour la chasse, sont funestes surtout aux pigeons et aux palombes. D'autres capturent des oiseaux plus petits. D'autres encore sont très paresseux et peu enclins au vol : alors ils essaient de se nourrir aux dépens des autres, se mettent à chasser bien après le moment favorable et s'attaquent seulement aux grenouilles. D'autres, enfin, prennent part à la chasse avec les hommes ; ils sont retenus par des liens et effraient les oiseaux qu'ils pourchassent. Ennemis des alouettes et des hirondelles, on pourrait dire qu'ils sont des parents de Térée. Plus que toute autre espèce d'oiseaux, ils ont la vue faible, ce

qui a incité à découvrir un remède à cette affection : il s'agit du suc d'une laitue sauvage que l'on coupe d'ordinaire pour guérir les faucons.

7. Personne ne saurait citer créature plus impudente que les milans. En effet, ils s'attaquent souvent même aux mains des hommes, tuent les petits des oiseaux domestiques et harcèlent surtout leurs femelles. Ils subissent cependant le châtement qui convient, puisqu'ils souffrent atrocement des pattes à un moment donné de l'année. Parmi les arbres où ils se posent, on dit qu'ils ne choisissent jamais le grenadier et qu'ils ne désirent même pas en voir. Une légende, qui n'est pas facile à croire, prévaut à leur sujet : un homme, qui avait rejeté son épouse alors qu'il avait d'elle une fille, nommée Sidè (« grenadier »), convoitait honteusement la jeune fille qui, pour éviter cette union avec son père, s'égorgea sur le tombeau de sa mère. Alors, selon la légende, comme les dieux avaient pitié de la souffrance de Sidè, la terre fit jaillir cet arbre du sang qui coulait. Quant au père, changé en milan, il fut le plus loin possible des souvenirs de son malheur et refuse de se poser sur cet arbre.

8. Les oiseaux appelés *mémnon*s viennent de la noire Éthiopie, mais ils quittent ce pays parce que l'excès de chaleur n'est pas favorable à la procréation, et ils ne veulent même pas y construire leurs nids (le soleil y calcine en effet aussitôt les œufs) ; ils se dirigent vers le nord et la Thrace. Arrivés à l'Hellespont et à Troie, ils s'affrontent les uns les autres sur la tombe de Memnon. On pourrait comparer le bruit de leurs ailes au choc retentissant des boucliers. Une fois le combat terminé, ils se lavent le long de l'Æsèpos, puis se couvrent de poussière en se roulant sur le sable. Ils se posent alors sur la tombe de Memnon, ils sèchent leurs ailes aux rayons du soleil et répandent sur la tombe la poussière dont elles sont couvertes. Ils montrent par là, je pense, que, changés en oiseaux, eux qui étaient jadis des hommes, ils ne négligent ni l'honneur dû à leur roi ni la pratique du combat.

9. Pour ce qui est des corbeaux, il nous faut savoir que ce sont les seuls oiseaux qui n'approvisionnent pas leurs oisillons en boisson, car leur gorge est meurtrie immédiatement après leur accouplement. Certains disent que c'est le châtement d'une faute ancienne : en effet, alors qu'on lui ordonnait d'apporter de l'eau, quand Corônis enfantait Asclépios à Trikkè, le corbeau, qui était en train de copuler, négligea l'ordre. Alors Apollon, dans sa colère à l'encontre de l'oiseau, le teint en noir et fait en sorte que son bec s'ouvre largement sans pouvoir puiser et qu'il soit ainsi cause de grande contrariété pour ses petits. Détail singulier chez les corbeaux : ils ne

s'accouplent pas avant d'avoir émis un croassement en guise de chant nuptial à l'adresse des femelles. Une fois séduites de cette manière, elles s'unissent aux mâles.

10. Contrairement à tous les autres oiseaux, dont les œufs sont brisés par l'avant, du côté du bec, chez les corneilles, ils le sont par l'arrière. Ainsi les petits sortent en jetant d'abord les pattes en avant.

11. Les perdrix aiment les cerfs passionnément. Elles cherchent à partager les mêmes lieux de pâture et à ne jamais s'éloigner d'eux. Elles les accompagnent, courent avec eux et, perchées sur leur dos, leur nettoient le pelage. Il arrive même qu'elles s'avancent joyeusement et se fassent prendre, trompées par un chasseur qui leur montre l'image d'un cerf. Pour les amours, les mâles s'affrontent les uns les autres et le printemps les incite à l'accouplement. Alors qu'ils se nourrissent en troupe dans les forêts, si une femelle survient, ils se séparent et se battent entre eux et la femelle revient à celui qui a triomphé. Il pousse de grands cris et se réjouit comme un héros à qui ses exploits à la guerre ont valu de l'or, une jeune fille ou quelque autre prix. Les mâles ne donnent pas les œufs à couvrir aux femelles, mais les cachent pour inciter celles-ci à s'accoupler. D'ailleurs, lascives comme elles sont, elles négligent souvent d'élever leurs petits. C'est une espèce si rusée que même les petits savent comment tromper l'homme qui s'approche, en se cachant sous des feuilles, des mottes de terre ou tout ce qu'ils trouvent. C'est aussi ce que font les poulpes en présence des pêcheurs : ils se confondent avec les pierres contre lesquelles ils s'appuient.

12. Plus encore que les perdrix aiment les cerfs, les *aiginthoi* haïssent les ânes. Pendant que les petits de l'*aiginthos* grandissent dans un nid placé sur un arbre, l'âne, qui s'en approche, les fait tous périr. Par son braiement, il fait avorter l'*aiginthos* en gestation.

13. Le coucou, le premier à nous annoncer le printemps parmi les oiseaux qu'il nous reste à citer, ne fait pas son nid lui-même : il dévore les œufs des autres oiseaux, pond dans leur nid, puis s'en va. C'est l'autre oiseau qui, sans le savoir, couve la progéniture du coucou, jusqu'à ce qu'il voie ce qui sort des œufs. Comprenant la ruse, il abandonne la couvée et se fait un autre nid. C'est alors que survient le coucou, qui apporte de la nourriture à ses petits.

14. Les pics ont reçu des dieux un cadeau singulier. Si quelqu'un obstrue leur nid avec des pierres ou du bois, ils recueillent une herbe connue d'eux pour y remédier. En l'appliquant contre l'ouverture du nid, ils le débouchent et délogent tous les coins.

Celui qui connaît cette herbe débloquera aisément les verrous des portes.

15. Les bergers détestent les mésanges parce qu'elles recherchent avidement le pis des chèvres qu'elles voient mettre bas. Elles s'approchent, tirent le lait comme des chevreaux et abiment définitivement les pis destinés au petit.

16. Les chouettes se comportent de la même façon avec les moutons, mais sans leur causer de dommage. Chose à savoir à leur sujet : comme elles veulent éloigner les fourmis de leurs petits, elles gardent un cœur de chauve-souris dans leur nid. En effet, les fourmis préfèrent quitter même leur fourmilière, si l'on y dépose un cœur de chauve-souris.

17. Le courlis de terre (*ikteros*, l'oiseau-jaunisse) est un oiseau qui tire son nom de sa couleur. Si un homme, affecté par la jaunisse, le regarde, il échappera aussitôt à la maladie.

18. Pour ce qui est du geai et de ses imitations de voix, comment décrire ses talents et citer tous les animaux qu'il semble être quand il crie ? En entendant un jour un geai, j'ai cru qu'un chevreau bêlait et, comme s'il s'agissait d'un petit séparé de sa mère, je le cherchais autour de l'arbre où était posé le geai qui criait. Soudain un meuglement, et je pensais à un veau. Ensuite il bêlait comme un mouton et finalement, il imita la flûte dont le berger se sert pour mener boire son troupeau après la pâture. Quand, plus tard, je le vis sautiller de branche en branche, je ne pus qu'admirer la grandeur des dons divins qui sont même destinés aux oiseaux.

19. Quant aux perruches, qu'il ne faut pas garder dans des cages de bois, mais de fer, la nature a fait progresser leurs imitations jusqu'à reproduire notre langage.

20. Aux rossignols, elle a donné un chant d'une admirable harmonie. D'ailleurs, ils nourrissent leurs petits de mélodies plutôt que d'autres nourritures. Ceux qui ont une voix mélodieuse, ils les tiennent pour légitimes et les estiment dignes de toutes sortes de soins. Ceux qui n'ont pas de voix, ils les tuent, les considérant comme une engeance indigne des rossignols attiques. Il y a en eux un tel amour de la liberté que s'ils sont pris, ils ne veulent plus chanter et se coupent aussitôt la langue.

21. Les oiseaux les plus familiers des hommes, et qui demeurent sous le même toit sont les hirondelles. Elles ont été métamorphosées en oiseaux, quand le Thrace Térée était encore un homme. Le voyant se changer à son tour en oiseau, elles se mirent à fuir les oiseaux et se dirigèrent vers les demeures des hommes. Mais elles n'aiment pas le souffle de Borée ni des autres vents de Thrace et construisent leurs

nids en les tournant du côté opposé à ces vents. Elles nourrissent leurs petits dans un certain ordre. Ainsi, celui qui a reçu sa part, s'il change de place, ne recevra de sa mère aucune autre ration avant de s'envoler. Si d'aventure on aveugle leurs oisillons, elles coupent de leur bec l'« herbe de l'hirondelle » et déposent sur leurs yeux le jus qu'elles en tirent. Elles écartent ainsi le mal causé par la cécité.

22. Les étourneaux rosélin sont les plus voraces des oiseaux. Ils arrivent après une prière insistante des paysans, lorsqu'une nuée de sauterelles dévore les récoltes. Mangeant les unes, faisant disparaître les autres par leur seule ombre, ils évacuent sur-le-champ et sans peine celles qu'ils ont avalées, et l'on dirait une troupe de mercenaires venue à la rescousse des hommes assiégés. Mais si l'on prive ces oiseaux de la reconnaissance qui leur est due, ce sont eux qui détruisent les récoltes qu'ils ont sauvées. Et si un fou tue un étourneau rosélin, plus jamais ils ne viendront au secours du pays, même si les récoltes étaient dévastées par des sauterelles.

23. Les torcols, en faveur auprès des magiciennes, obtiennent de la manière suivante leur part de nourriture : ils sortent leur longue langue, comme des pêcheurs leur ligne, et la jettent sur un passage de fourmis. C'est ainsi qu'ils capturent à coup sûr les insectes qui se pressent en quête de nourriture et qu'ensuite, rentrant peu à peu la langue, ils mangent leur prise. Ils agitent sans cesse leur cou, à la manière des ministres du culte et autres efféminés qui ont pour habitude de se dandiner lors de la fête en l'honneur de Rhéa.

24. Les tourterelles sont les plus chastes de tous les oiseaux et se contentent d'un seul mariage ; et si le partenaire meurt, jamais le survivant ne s'unira à un autre.

25. Les pigeons sauvages aussi se satisfont d'un seul mariage, mais ils se lieront à un autre si le premier meurt. Ils inaugurent leur union en échangeant un baiser. Jamais un adulte n'accepterait de s'accoupler avant de s'embrasser bec à bec. Les jeunes en revanche précipitent souvent leur union sans passer par le baiser. Si les femelles sont absentes, les mâles, contrairement à la loi commune aux oiseaux, se montent les uns les autres et pondent des œufs qui ne sont d'aucune utilité pour faire des petits.

26. Nous savons que les poules domestiques pondent leurs œufs à l'écart des coqs et se font réchauffer par les mains des femmes. Pour faciliter la ponte, il leur sera utile, quand elles sont prises par les douleurs, de ramasser par terre avec leur bec une brindille et de la placer sur leur dos. Nous savons que les coqs, plus que tout volatile, se plaisent à multiplier les

combats et les accouplements. Mais ils aiment avant tout la lumière et, favoris du soleil, ils annoncent le jour. Ils apaisent aussi les douleurs d'enfantement de leurs épouses et partagent leurs peines, en leur chantant quelque chose de doux et de tendre pour les consoler.

27. Le merle enfante avant tous les autres oiseaux, quand c'est encore l'hiver. Il apprécie le myrte, le laurier, les bois de cyprès et de peuplier blanc à la croissance rapide, le pin maritime, le platane, le pin à aiguilles doubles et le lierre. Il existe deux espèces de merles : les uns tout noirs, les autres au bec-jaune comme la cire. Ces derniers sont les plus habiles à chanter.

28. Le paon admire sa propre beauté, et si on lui dit qu'il est beau, aussitôt il se dresse et exhibe les fleurs mêlées d'or de ses plumes, qui forment comme une luxuriante prairie, les déployant en cercle avec leurs yeux disséminés. Les plumes de sa queue luisent comme des astres. Et si quelqu'un en le voyant le loue pour sa beauté, il fera aussitôt le fier en poussant son cri. Mais si l'on se moque de sa queue, il la cachera, lui vouant la même haine qu'à celui qui l'insulte. Il était gardien d'Iô, quand Héra était fâchée contre elle. Hermès le tua et, après sa mort, la terre fit jaillir un oiseau qui garde les traces des yeux de jadis.

29. Il y a un oiseau que l'on nomme porphyryon à cause de sa couleur : son bec est rouge et il a sur la tête une sorte de bonnet, comme en portent les archers perses. Il ressemble par sa taille aux oiseaux domestiques, à cette différence près qu'il dispose de pattes plus longues. Cet animal ne saurait s'accoupler en présence d'un homme, ou sous ses yeux. Il est par nature chaste, et quand il est piqué par la jalousie, il en est chagriné au point de ne pas même consentir à voir un homme s'unir à sa propre épouse. S'il est témoin d'un adultère, il en conçoit un si grand désespoir qu'il se laisse mourir.

30. Les cailles, lorsqu'elles quittent leurs derniers lieux de pâture, volent en groupe et franchissent la mer d'une seule traite, parce qu'elles sont très rapides en vol et craintives, au point qu'en apercevant la mer, elles frémissent, ferment les paupières, se brisent souvent contre les mâts des navires et se font ainsi capturer par les marins. Pour savoir si elles ont réussi ou non à franchir la mer, elles ont inventé une sorte de test : chacune porte dans son bec trois petites pierres qu'elle laisse tomber une à une, en écoutant attentivement si la pierre est tombée dans l'eau — ce qui exige de prolonger le vol —, ou si elle a atteint la terre, marquant alors le moment du repos.

31. De nombreuses espèces d'oiseaux migrent, et l'on peut connaître les lieux où ils se rendent et

les distances qu'ils parcourent, sauf pour les cigognes. À leur sujet, personne ne saurait dire avec certitude d'où elles sont venues ni où elles font halte. Certains affirment qu'elles viennent de Lycie, d'autres d'Éthiopie, d'où l'abondante eau du Nil, en se répandant, produit les récoltes de l'Égypte. Elles sont étonnantes et vives d'esprit, qu'il s'agisse de se préserver d'un dommage ou de s'acquitter d'une dette de reconnaissance pour un bienfait. J'ai d'ailleurs entendu une histoire à leur sujet : on avait brisé la patte d'une cigogne avec une pierre. Déséquilibré, l'oiseau était tombé de son nid. La voyant affaiblie et boiteuse, des femmes la recueillirent et la soignèrent. Une fois guérie de sa blessure et désormais capable de marcher, elle prit son envol avec les autres. Au retour du printemps, elle se dirigea vers la même maison, si bien qu'elle fut reconnue à sa claudication, et les femmes furent enchantées de la voir revenir joyeuse parmi elles. Elle inclina alors son long bec et recracha aux pieds des femmes une pierre précieuse de toute beauté. Elles comprirent que les cigognes sont souvent plus empressées que les hommes à témoigner leur reconnaissance. En Italie, on raconte qu'à eu lieu l'épisode suivant : surgi de terre en rampant, un serpent dévora les petits de certaines cigognes, et l'année suivante, il détruisit encore leur nouvelle progéniture. Parties en terre étrangère et revenues pour la troisième fois, les cigognes ramenèrent avec elles un oiseau singulier, jamais vu auparavant. Il était plus petit qu'elles et de sa tête partait un très long bec, acéré comme une épée dégainée. Comment lui firent-elles connaître le malheur arrivé à leurs petits, par quelles injonctions, quelles paroles réussirent-elles à le persuader de leur venir en aide ? Impossible à dire, à moins d'admettre que les oiseaux et les bêtes sauvages parlent entre eux un langage qui nous est inconnu. Comme les cigognes n'avaient pas encore de petits, notre oiseau fréquentait les mêmes lieux de pâture que celles qui l'avaient fait venir. Quand elles eurent procréé, certaines durent s'envoler et aller chercher de la nourriture pour les petits et leur gardien, et il fallait que celui-ci attende près du nid le serpent, au cas où il attaquerait. Peu après, le reptile se glissa hors de son trou et épouvanta les petits près desquels se tenait leur allié. Ce dernier frappe alors le serpent de son bec ; le serpent ne se retira pas mais, s'étant dressé et s'appuyant sur sa queue, il l'affronta. Il reçut de nouveau un coup puis, faisant face, il chercha à enserrer l'oiseau de ses anneaux et l'entoura à plusieurs reprises, mais en vain. En effet, l'oiseau lui échappait facilement, se soulevant avec ses ailes. L'un mettait toute son énergie à capturer les petits, l'autre à les sauver. Finalement, succombant sous le

nombre des blessures, le serpent trouva la mort. Il avait néanmoins mordu l'oiseau au cours de la lutte et lui avait injecté le venin contenu dans ses dents, ce qui fit perdre à l'oiseau toutes ses plumes. Lorsque fut venu le moment du retour, toutes les autres cigognes s'envolèrent, tandis que celles qui avaient à cœur de récompenser le sauveur de leurs petits attendirent en leur compagnie que des plumes nouvelles lui eussent repoussé et qu'il fût prêt à les accompagner.

32. J'ai appris qu'il y avait chez les Indiens un oiseau nommé phénix qui existe sans avoir de parents et sans s'accoupler. On dit qu'il vit très longtemps et sans éprouver la moindre peur, parce que les hommes ne tentent rien contre lui, que ce soit avec des flèches, des pierres, des roseaux ou des filets. La mort représente pour lui le commencement de la vie. Quand, devenu vieux, il constate qu'il est moins apte à voler ou que l'éclat de ses yeux a faibli, il rassemble de la paille sur un rocher élevé et construit le bûcher qui lui donne la mort - ou le nid qui lui donne la vie. Le phénix se place au milieu du bûcher qu'embrase la chaleur des rayons solaires. Il se consume de cette façon et un autre phénix renaît de ses cendres et se conforme à la coutume ancestrale, c'est-à-dire qu'il naît par le seul éclat du soleil, sans père ni mère.

II

1. Il faut aussi parler des oiseaux aquatiques, ceux qui aiment la mer, qui se posent sur les rivages escarpés, qui font leurs nids sur les grèves et dont il existe des espèces nombreuses et variées. Car la mer ne nourrit pas moins d'oiseaux que la terre. Cependant ces oiseaux n'ont pas la même nature que ceux de la terre ferme : ces derniers possèdent, rattachées à leur corps, des plumes plus fines et permettant un vol rapide, tandis que des plumes épaisses et par nature imperméables recouvrent les oiseaux aquatiques, si bien qu'il leur est possible de nager sans être mouillés. Et leur bec peut s'ouvrir largement, ce qui leur permet de faire passer aisément le poisson capturé dans leur estomac. La plupart ont aussi des pattes palmées, dont ils se servent comme de rames pour nager sur les eaux.

2. Telle est donc la nature commune à ces oiseaux. Pour ce qui est de la puissance, les aigles de mer les surpassent tous. Ils ont une forme semblable aux aigles terrestres, mais se nourrissent de la mer, et chassent surtout les poissons qui, en nageant, semblent naviguer sur la crête des vagues, de sorte qu'une partie de leur corps est visible. Cependant l'issue de leur

pêche n'est pas toujours heureuse. Souvent, quand ils saisissent des poissons de grande taille à l'extrémité de leurs serres crochues, ils ne parviennent pas, à cause du poids de leur prise, à les emporter dans les airs, et, entraînés vers le bas, ils sont tués avant même de tuer : la douleur pousse en effet les poissons vers le fond de la mer et les aigles ne peuvent plus retirer leurs serres, une fois qu'elles ont transpercé leur proie. On dit que ces oiseaux sont les rejetons bâtards des aigles terrestres. Chassés pour cette raison du nid paternel, nourris ensuite par d'autres oiseaux, ils évitent de séjourner sur terre et se plaisent à vivre en mer. Les pêcheurs les saluent comme une vision bienvenue et de bon augure.

3. Il existe un autre oiseau, aussi court que les plus petites mouettes, mais fort, avec un plumage blanc, comparable au faucon prédateur de colombes. On l'appelle sterne. Repérant les passages de certains poissons - il les voit même jusqu'au fond de la mer -, il prend de la hauteur puis, ailes repliées, fend l'air et se précipite vers les flots comme s'il tombait - on le dirait plus prompt qu'une flèche. Il plonge alors jusqu'à la profondeur d'une brassée, parfois même davantage. Quand il est parvenu à saisir le poisson, il s'arrache à l'élément marin et le dévore en plein vol encore tout palpitant. Il se pose sur les promontoires rocheux, les grèves et les récifs qui émergent à peine. Il ne s'abreuve pas, comme les autres oiseaux, aux rivières ou aux sources, mais boit l'eau de la mer. Pour ses œufs, il fait un lit de mousse sur les rochers, mais sans les couvrir et en les exposant entièrement aux vents. Voici ce que les sternes font encore de particulier pour leurs œufs : les mâles prennent les œufs qui contiennent des mâles, les femelles ceux qui contiennent des femelles. Les serrant dans leurs pattes, ils s'envolent dans les airs et les lâchent ensuite pour les laisser flotter au gré des vagues. Ils les suivent alors près de l'eau, puis rapidement les arrachent à la mer, répétant cette opération plusieurs jours de suite. De cette manière, le transport, en réchauffant les œufs, accélère leur éclosion. Aussitôt qu'ils ont vu la lumière, les petits ne supportent plus de passer leur temps au nid, mais rivalisent d'ardeur à suivre le vol de leurs géniteurs. Puis les parents les emportent de nouveau vers la haute mer et les lâchent, puis de nouveau les saisissent promptement, pour soulager leurs efforts. Ainsi ils peuvent apprendre plus rapidement la technique de chasse ancestrale, et l'on pourrait les comparer à des enfants qui suivent leur père vieillissant aux travaux des champs : l'un d'eux attelle les bœufs à la charrue et laboure la terre, tandis que l'autre le guide en semant le grain à la volée. Le père se tient auprès de ses enfants qui travaillent,

leur dispensant des conseils et se réjouissant tout à la fois. Quand ils sont encore jeunes, les sternes capturent les petits poissons et n'osent pas voler loin des rochers, mais en grandissant ils s'entraînent à capturer de grosses proies. Ils meurent plus misérablement que tous les autres oiseaux aquatiques. Leur vue se dégradant avec la vieillesse, ils croient se diriger vers la pleine mer dans leur désir de se livrer à leur chasse habituelle, mais se tuent en se brisant contre les pierres et les escarpements rocheux.

4. Les « coureurs » (bécasseaux sanderlings) font aussi partie des oiseaux aquatiques, et ils courent si souvent aux abords des grèves que leur course est plus rapide que leur vol : ils tirent en tout cas leur nom de cette particularité. Ils ne s'attaquent pas aux grands poissons, mais se contentent de chasser les petits crabes ou de capturer quelque autre proie parmi tout ce que les vagues rejettent sur les grèves. Les mâles vivent entre eux et les femelles aussi, mais de leur côté. Le printemps venu, pressées par le besoin de s'accoupler, celles-ci prennent l'initiative d'exciter les mâles, en poussant près d'eux, durant quelques instants, de petits cris aigus en guise de chant. C'est ainsi qu'elles invitent les mâles à venir s'accoupler ; ces derniers, cédant difficilement à l'appel du désir, finissent cependant par s'accoupler avec elles, mais s'arrêtent lorsqu'ils croient avoir fécondé en tout cinq œufs. Ensuite chacun retourne de son côté à ses propres lieux de pâture. Les mâles, dès lors, ne se soucient pas le moins du monde de l'élevage des petits et n'ont plus souvenir de l'accouplement, tandis que les femelles se donnent beaucoup de peine pour leurs petits et se répartissent la tâche. En effet, les unes restent au nid pour couvrir les œufs, tandis que les autres leur apportent de la nourriture ; elles font cela alternativement en réchauffant les œufs par l'effleurement de leurs ailes. Puis, quand les poussins ont grandi, elles les amènent sur la grève, là où il plaît aux mâles de se nourrir. Les petits sont alors divisés en deux groupes et suivent soit les mâles soit les femelles, si bien qu'ils font penser aux troupeaux que les bergers tiennent séparés après les accouplements dans les pâturages.

5. Les mouettes apprécient beaucoup la compagnie des hommes et elles habitent près d'eux, accoutumées qu'elles sont à leur présence. Quand elles voient les pêcheurs tirer le grand filet, comme si elles prenaient part à la pêche, elles s'approchent des embarcations et, en poussant des cris autour des filets, réclament leur part du butin. Les pêcheurs la leur donnent en jetant à la mer certains poissons ; alors elles se précipitent sur ces poissons et les mangent, et si quelques autres s'échappent des filets, elles les attrapent, et

cela très promptement. On croit pour cette raison qu'elles ont jadis été des hommes et ont inventé la pêche en mer et que, métamorphosées en oiseaux par la volonté divine, elles se souviennent encore de leur savoir antérieur, ne s'éloignant pas, dans leur vol, des villes et des ports.

Il y a plusieurs espèces de mouettes. Les unes sont blanches et ne dépassent pas la taille d'un pigeon sauvage ; les autres sont plus grandes et plus fortes, pourvues de plumes très épaisses, et d'autres sont de plus belle taille encore. Elles ont aussi les plumes blanches, sauf aux extrémités et près du cou, où elles sont noires. Toutes les autres mouettes leur cèdent, comme à des rois, nourriture et bonnes places. Quand elles vieillissent, leurs plumes deviennent noirâtres. Elles choisissent de préférence les rochers où jaillit une source d'eau douce et potable pour faire leur nid, de façon à ce que leurs petits profitent à la fois de la nourriture marine et de l'eau douce, jusqu'à ce que, devenus grands, ils aient la force de s'envoler du nid. Alors ils tireront de la mer nourriture et boisson. Pour ce qui est de la nage, aucun autre oiseau ne saurait rivaliser de vitesse avec la mouette.

6. Quant aux cormorans, ils sont toujours en quête d'une nourriture très abondante. Sans cesse affamés, ils ne sont apparemment jamais rassasiés, mais ils rejettent aussitôt par le postérieur les poissons qu'ils avalent, au point de les expulser parfois même vivants. Parmi les oiseaux aquatiques, ils sont les seuls à chasser, voler et manger de cette manière, recherchant surtout les congres, les anguilles et les autres poissons à la peau lisse. Ils passent le plus clair de leur temps sous l'eau, en plongée, et poursuivent les poissons à la manière des dauphins ou des chiens de mer. On les trouve non seulement en pleine mer, mais aussi dans les lacs, surtout quand la mer est troublée par les vents : ils préfèrent alors ne pas séjourner en mer. On dit que de tous les oiseaux, ils sont les seuls à ne pouvoir émettre ni entendre des sons.

7. Les pélicans, qui ont un très long cou, n'ont pas un appétit moindre, mais ils ne plongent pas tout leur corps sous l'eau comme les cormorans : tels les acrobates qui font la culbute, ils immergent longuement leur cou, dont la longueur est d'une brasse, et laissent apparaître leur dos hors de l'eau. Ils dévorent tous les poissons qu'ils rencontrent, les capturant en ouvrant très largement leur bec. Ils ont en outre une poche, qui pend devant leur poitrine, dans laquelle ils font entrer et mettent en réserve, dans un premier temps, toute leur nourriture, ne s'abstenant ni de pétoncles, ni de moules, engloutissant même avec leur coquille tous les mollusques qu'ils rencontrent ; puis, une fois que ces derniers sont tous morts, ils les

réurgitent et mangent leur chair, jetant les coquilles au loin. S'ils restent fermés lorsqu'ils sont vivants, les mollusques s'ouvrent en effet lorsqu'ils sont morts et leurs valves s'écartent.

8. On ne saurait citer des oiseaux au chant plus doux que les alcyons, ni plus chers aux dieux de la mer. Apaisant les vagues, les dieux les gratifient en effet d'une mer sereine et d'une absence totale de vent à l'occasion de la naissance de leurs petits, durant les sept jours où ils les mettent au monde et les nourrissent. On croit que c'est là un présent des Néréides à Alcyon pour son amour conjugal : alors qu'Alcyon, inconsolable, pleurait son mari Céyx qui avait péri en mer, elle fut métamorphosée en oiseau, sans qu'elle oublie pour autant sa douleur.

Ces oiseaux aiment à tel point la mer qu'ils font leurs nids près des flots et mouillent leur poitrine, ne laissant que leur queue au sec. Ils n'ont cependant pas à disposition les herbes sèches de la terre comme les autres oiseaux, mais ils recueillent des mousses marines, des vignes, des vrilles, des oreillettes et d'autres plantes de la mer pour en faire leur nid. Et s'il arrive que le mâle meure, les femelles se privent de toute nourriture et boisson, se lamentent sans fin et se laissent dépérir, et lorsqu'elles sont sur le point de mettre fin à leurs chants, elles répètent inlassablement « céyx » avant de se taire. Ce chant, le « céyx », ni moi ni personne ne l'avons entendu : il annonce en effet les soucis, les décès et les malheurs. Aussi Zeus a-t-il fait qu'ils se nourrissent la nuit et fréquentent les zones les plus désertes des lacs et des fleuves, afin qu'ils ne sèment pas le trouble parmi les hommes.

9. Les hérons aussi sont très appréciés des hommes ; ils annoncent aussi bien le moment de la chasse que les tempêtes, en appuyant notamment leur tête contre leur poitrine dans la direction où un vent violent va se lever. D'ailleurs, jamais un marin ne tuerait volontairement un héron, puisqu'ils fournissent aux pêcheurs sur la mer des pronostics aussi fiables que les faucons sur terre aux chasseurs. Au temps où tous les oiseaux avaient la même nourriture, les hérons furent, dit-on, les premiers à trouver leur pâture dans les eaux, et c'est par eux que furent instruits tous les autres. Comme ils s'étaient vanté de leur art et qu'ils avaient prétendu que même Poséidon ne pouvait rivaliser avec eux à la nage, le dieu manifesta sa colère en leur ôtant leur savoir. On dit que les Muses firent subir le même sort à Thamyris qui se vantait de ses chants. Depuis ce jour, donc, tous les autres oiseaux plongent dans l'eau pour pêcher les poissons, tandis que les hérons, privés de la capacité de nager, chassent debout sur les rives,

imaginant quelque astuce ou appât pour tromper le poisson. En fait, ils se tiennent face aux rayons du soleil, pour éviter que leur ombre ne détourne les poissons qui l'aperçoivent. Il y a une multitude d'espèces de hérons : les uns sont petits et blancs, d'autres bariolés et plus grands, d'autres encore de taille moyenne, et les uns n'ont pas de toupet sur la tête, tandis que d'autres ont une sorte d'aigrette, qui pend vers le bas. Même s'ils vivent tous de la mer, ils font leurs nids sur la terre ferme.

10. Les échasses se déplacent sur des jambes fines et c'est de là qu'elles tirent leur nom. Elles ont ceci de singulier qu'en raison de leur mâchoire inférieure soudée à la tête, elles ne peuvent mouvoir que la mâchoire supérieure.

11. Un autre oiseau est le pétrel tempête (*kepphos*), que les pêcheurs appellent ainsi en raison de sa légèreté (*kouphotés*). Il court avec ses pattes à la surface de l'eau et annonce le succès aux pêcheurs. Ces oiseaux passent leur temps là où se trouvent les meilleurs bancs de poissons. Ils suivent surtout les thons, parce que ceux-ci déchirent de leurs dents des poissons plus petits et abandonnent dans les eaux des lambeaux de chair dont les pétrels se nourrissent. Ils accompagnent aussi les dauphins en se repaissant du sang des poissons que les dauphins viennent à tuer. Ils se nourrissent même de l'écume de mer. Il n'est guère courant, que ce soit sur terre ou sur mer, de voir des pétrels ne rien faire ou dormir, car s'ils ne chassent pas, ils volent. Ils craignent à tel point les orages que, s'ils entendent un coup de tonnerre, ils se laissent tomber des airs dans la mer, que ces orages proviennent de la mer ou du ciel. Il est à noter que, lors des orages, la terre produit d'elle-même certains fruits.

12. L'« oiseau-cerf » est un oiseau dont les plumes, sur le dos, ressemblent au pelage d'un cerf. Il se nourrit à la manière des torcols terrestres : il sort sa langue, qui est très longue, et la laisse traîner loin dans l'eau comme une ligne de pêche, et c'est ainsi que, peu après, il tire en direction de son gosier le poisson qui s'est laissé abuser et qui est monté à la surface. Et il me semble que c'est pour avoir observé celle-ci que les pêcheurs pour la première fois attachèrent des crins de cheval aux longs roseaux.

13. Les grèbes se plaisent à nager sans cesse et ne regagnent même pas la terre pour dormir ou pour manger. Ni la tempête ni la nuit ne les y forcent, mais ils vivent sur les vagues, sans redouter le froid glacial. Ils nagent face aux vents, pour éviter d'être jamais rejetés à la terre contre leur gré, contraints par la violence des éléments.

14. Les oiseaux appelés « thraces » et les *dytinoi* font aussi de même, ne rejoignant la terre — qu'ils

considèrent comme plus sûre — qu'au moment de pondre.

15. Quant à la *cirris*, elle subit un châtement digne de son impiété. Amoureuse de Minos, elle avait coupé la mèche pourpre de la chevelure de son père et avait ainsi choisi de trahir sa patrie pour son amant. Réprouvant sa trahison même après sa victoire, Minos l'attacha à un navire et la fit traîner dans la mer. Elle fut alors métamorphosée en oiseau, mais tous les oiseaux la haïssent, et lorsqu'un aigle de mer la voit errer, il l'attaque aussitôt et la tue.

16. Au nombre des oiseaux aquatiques figure encore le *theokronos*, qui est, pense-t-on, le bâtard de l'aigle et de l'épervier. Une ancienne tradition veut que son origine soit la suivante : il existe une espèce d'épervier si lascive qu'à chaque printemps il perd toute sa vigueur et se fait attaquer à coups de bec par les plus petits passereaux. L'été revenu, quand la canicule rend l'air brûlant, il recouvre sa force et terrifie les passereaux de son cri aigu. Il les capture, les dévore et semble ainsi les punir en quelque manière des outrages qu'ils lui ont fait subir auparavant. Lorsqu'il entend une aigle, il vole dans sa direction et souvent s'accouple avec elle en l'abusant sur sa propre nature. Et elle, après avoir été fécondée par cet oiseau de race inférieure, se refuse à couvrir les œufs qu'elle a pondus et, pour cacher sa faute, elle s'enfuit loin des aigles mâles. En effet, s'ils s'en aperçoivent, ils ne manquent pas de la chasser et de la tuer pour la punir de son adultère. Grâce aux rayons du soleil qui réchauffent les œufs, les petits sortent de leur coquille et deviennent le fléau des poissons amphibies.

17. On peut citer aussi le *gygès* — cet oiseau donne l'impression en criant et en chantant sans cesse d'articuler toujours ce mot et c'est de là qu'il tire son nom : il dévore pendant la nuit les oiseaux aquatiques. Si l'on tranche sa langue avec un couteau de bronze et si on la donne à manger à un enfant qui ne parle pas encore, il sera aussitôt totalement libéré de son mutisme.

18. Nombre de sages résolutions caractérisent les grues aux cris aigus. Voici en particulier ce qu'il convient de savoir à leur sujet : lorsqu'elles se sont toutes réunies, au moment de quitter la Thrace, l'une d'elles purifie toute la troupe, puis pousse un grand cri ; toutes alors s'envolent ; seule reste celle qui a purifié ses compagnes rassemblées. En vol, elles placent aux avant-postes les grues les plus âgées, afin de leur épargner la fatigue de devoir escorter les plus jeunes. Elles poussent des cris pour éviter de s'éloigner les unes des autres, et si elles s'aperçoivent que l'une d'entre elles s'épuise, deux de ses compagnes, la prenant de

chaque côté par l'aile, soutiennent son vol et vont même jusqu'à la porter sur leur dos, atténuant ainsi la fatigue du voyage. Chacune à son poste, comme une troupe de guerriers s'élançant au combat, elles volent en formation compacte, resserrant ou étirant tour à tour les rangs. Elles tiennent dans leurs pattes des pierres, qu'elles jettent pour savoir si leur vol les a conduites au-dessus de la terre ou de la mer. Elles apprécient le beau temps, et quand elles sentent arriver la tempête, elles gagnent le havre de la terre ferme, en attendant que le temps revienne au beau fixe. Quand la nuit les surprend, elles se hâtent de rejoindre les cours d'eau et s'installent sur les langues de terre que le courant, en se divisant, transforme en îles. Elles le font par crainte des attaques des bêtes sauvages, parce que, selon elles, les bêtes sauvages n'auront pas la force de traverser le cours d'eau ou feront un bruit qui les réveillera et les fera fuir à coup sûr. Elles dorment debout sur une seule jambe et enfouissent la tête sous leur aile. Elles ont toujours des gardes et des chefs qui, lorsqu'ils perçoivent, au cours de leurs rondes, la venue d'un homme ou d'une bête sauvage, poussent de grands cris et signalent l'irruption de l'intrus, pour que les grues s'enfuient avant son arrivée.

19. Quant aux oies, elles ont également des guides pour diriger leur vol et des gardiennes qui les empêchent de s'endormir en poussant sans cesse des cris. De fait, malgré leur voix détestable, elles ne se taisent que très rarement, à tel point même qu'elles mettent des pierres dans leur bec chaque fois qu'il leur faut rester silencieuses, ce dont elles sont incapables autrement. Elles le font par crainte des aigles, quand il leur faut survoler le massif montagneux du Taurus. Si elles se montrent en cela très avisées, elles ne sont en revanche guère sensées quand il s'agit de se nourrir. Même si elles trouvent un très beau pâturage, elles en oublient très facilement l'emplacement et se retrouvent ainsi toujours à errer. Ce vagabondage leur vaut toutefois un avantage : en effet, elles ne se font guère prendre par ceux qui guettent habituellement les lieux de séjour des oiseaux et qui jettent des graines pour les capturer, vu qu'elles ne rallient jamais les mêmes endroits, faute de s'en souvenir.

20. Les cygnes se nourrissent dans les prairies humides, les rives abruptes et les étangs ; rochers et falaises répercutent l'écho de leurs chants. Nous savons que de tous les oiseaux, ils sont les plus épris de musique et nous voyons en eux les animaux sacrés d'Apollon. Ils ne chantent pas en se lamentant comme les alcyons, mais d'une manière agréable et douce comme le miel, comme s'ils jouaient de l'*aulos* ou de la cithare. Ils sont aussi pleins de force et il leur arrive

souvent de gagner les hauteurs de l'air pour affronter les aigles, que ces derniers les menacent ou menacent leurs petits. Ils ne prennent cependant pas l'initiative de l'attaque, mais chérissent au contraire la paix, tant qu'il leur est permis de chanter. En effet, le chant est à leur yeux chose plus douce encore que la nourriture. Ils chantent avant le lever du soleil, afin que leurs cris, dans la solitude, résonnent alors davantage; ils chantent aussi sur les rochers qui bordent la mer, à moins que la tempête et le fracas des vagues ne les en détournent, parce qu'ils ne perçoivent plus alors leur propre chant. Et ils n'oublieront pas de chanter, même lorsque la vieillesse les conduira à leur fin. Mais leur chant est plus faible que dans leur jeunesse, parce qu'ils ne peuvent plus tendre le cou, ni déployer leurs ailes. Ils utilisent alors le zéphyr pour produire des sons harmonieux, vu que leurs pattes sont désormais sans force, et leurs membres plus faibles. Et celui qui va mourir se retire en un lieu où aucun autre oiseau ne l'entendra chanter; aucun autre cygne ne vient troubler son chant, même s'il se trouve à proximité, sachant bien que lui aussi connaîtra un jour la même fin.

III

1. Quand tu auras entendu la suite, ô Roi très puissant, tu sauras que les hommes n'affrontent pas seulement la terre ou la mer. Ils convoient aussi désormais les airs, s'attaquant aux oiseaux aux multiples errances. Les chasseurs et les pêcheurs connaissent souvent plus de crainte que de plaisir, que l'on pense aux vents qui brisent les embarcations sur la mer, à la force des monstres marins qui a tôt fait de les anéantir, ou aux repaires des bêtes sauvages dans les montagnes d'où, surgissant bien souvent à l'improviste, elles attaquent les chasseurs, de sorte qu'ils ne peuvent ni faire face ni fuir. Et même s'ils engagent le combat, ils sont souvent renversés par les bêtes sauvages et tués, ou tombent des rochers dans des endroits inaccessibles d'où ils ne peuvent être sauvés. En revanche, pour les oiseleurs, il n'y a pas de danger à redouter des oiseaux ou d'une telle chasse. En effet, ils ne sont pas forcés d'aller sur les crêtes des montagnes ou dans les ravins. Il leur suffit de parcourir joyeusement les plaines, les bois et les prairies et d'écouter la douce voix des oiseaux qui chantent. Nul besoin d'épées, de massues, ni de lances. Nul besoin de jeter les filets ni de lâcher les chiens. Ils se contentent de glu et de roseaux, qui ouvrent à leurs chasses la voie des airs. Il suffit

d'emporter discrètement des filets à mailles fines et de très légères cages rondes. Il y a aussi des occasions où ils apportent en plus une branche sur laquelle ils ont préalablement fixé, tout autour, d'autres rameaux, ainsi que des oiseaux qu'ils ont apprivoisés pour en faire les auxiliaires de leurs chasses. Il s'agit d'être rapide et habile, d'avoir une vue perçante et d'être doué pour concevoir des ruses, de manière à pouvoir imiter, au besoin, le chant des oiseaux, pour les poursuivre, même quand on les voit disparaître dans les souches. Il faut en tout cas savoir varier les modes de capture suivant l'utilité, tantôt en se servant de glu, de crins de cheval, de filets de lin, de pièges ou de cages, tantôt en confectionnant des appâts, tantôt en montrant un appelant de la même espèce.

2. Avec la glu, on capture les alouettes, les vifs chardonnerets, les « vinettes » si légères, les chétives bergeronnettes, les *barites* et les *aisades*, les serins, les tourterelles, les chardonnerets étoilés, qui ont un cercle rouge sur la tête, comme une étoile. Tous ces oiseaux, ainsi que les autres passereaux qui vivent dans les régions septentrionales, on les chasse au printemps avec la glu, dont on enduit des roseaux.

3. C'est par la ruse suivante que d'autres passereaux sont pris au piège à l'endroit même où ils résident. On courbe vers le bas deux branches de myrte qu'on aura liées ensemble: on attache à l'une des branches un lacet de fil mince; on fait passer le fil par un trou percé dans l'autre branche et on l'y bloque au moyen d'une petite cheville solide. La cheville fait office de perchoir pour les passereaux; s'ils ont besoin de dormir et qu'ils s'y posent, la cheville glisse aisément hors du trou fait dans la branche et le lacet, en s'enroulant, enserre les pattes du passereau.

4. Les serins et les tourterelles, on peut les chasser sous un arbre, à condition qu'ils aperçoivent un autre oiseau de même espèce placé à la base du tronc. Il n'est pas toujours souhaitable d'utiliser ce type de chasse: elle convient par temps de neige et en hiver, lorsque les plantes sont dénudées après avoir perdu leurs feuilles. Les passereaux, qui cherchent alors un perchoir et un abri, volent, comme si elles étaient vraies, vers ces branches factices et ingénieusement disposées. Les voir s'empêtrer et s'enfoncer dans la glu est le plus joli des spectacles.

5. Et voici à coup sûr le plus plaisant des stratagèmes: on emmène un faucon que l'on place à la base de l'arbre. Pris de panique, les passereaux tentent de lui échapper en se cachant sous les feuilles. Ils regardent à la dérobée le faucon, bien que paralysés par la peur, comme des voyageurs qui, effrayés par l'apparition soudaine d'un brigand, n'osent, devant une vision si effrayante, ni reculer ni avancer. Telle

est précisément la crainte qui s'empare des passereaux à la vue du faucon. Le chasseur a alors tout loisir de faire choir de l'arbre les oiseaux qui se sont regroupés devant l'objet d'épouvante qu'on leur a présenté.

6. Certains oiseaux, qui ont besoin de la dense végétation d'un champ pour dormir, tombent aussi dans les mailles des filets, à la faveur de la nuit, après le coucher du soleil.

7. On chasse les perdrix à l'aide de filets et de cages, soit en imitant leur cri, soit en les incitant à se battre, soit en usant d'une peau de cerf. Elles ont en effet une amitié singulière pour cet animal et se laissent abuser, quand un homme, qui a revêtu une peau de cerf et placé des bois à son front, s'approche d'elles à leur insu. Croyant avoir affaire à un vrai cerf, elles lui font bon accueil et se réjouissent de son approche. Elles cherchent à le retenir, convaincues de voir un être familier et cher de retour après une longue absence. La récompense de leur amour, c'est de tomber dans des lacets ou dans des filets aux plombs serrés et de découvrir alors, en lieu et place du cerf, le chasseur et son leurre.

8. L'amour que les perdrix ont pour les cerfs, les outardes l'ont pour les chevaux. On en a conçu un tour ingénieux : on place des filets sur un terrain adapté, près d'un fleuve ou d'un étang, et on laisse entre eux un passage juste assez large pour qu'un cavalier puisse s'y faufiler. On fait voir le cheval aux outardes, qui le suivent avec empressement, toutes ailes déployées, jusqu'à ce qu'il s'échappe par cette voie resserrée. C'est alors que les outardes s'empêtrant toutes dans les filets.

9. On chasse les cailles de nuit à l'aide de filets très fins, en faisant crier d'autres cailles que l'on a capturées au préalable. Accourant au cri, elles tombent dans les sènes. Il existe d'autre part pour ces animaux un type de chasse que l'on pratique aussi de jour. Après avoir déployé un filet sur le sol, le chasseur tend son manteau par-dessus sa tête, il le maintient et le fait bouger à l'aide de roseaux placés de part et d'autre, tout en avançant à petits pas. La peur les saisira face à l'ombre que le vêtement projette en étant agité d'un côté et de l'autre. C'est alors que, dans leur fuite, elles tomberont dans les mailles du filet.

10. On capturera les francolins de la manière suivante : comme ils se fient davantage à la rapidité de leurs pattes qu'à celle de leur vol, le chasseur les poursuivra comme des lièvres, en lâchant ses chiens.

11. Les grues se capturent de différentes manières : on coupe la tête d'une coloquinte sèche, on y creuse un trou, on enduit l'intérieur de glu, puis on y introduit un scarabée. Quand il cherchera à en sortir, il bourdonnera à l'intérieur de la coloquinte. Se

précipitant vers le bruit, la grue penchera la tête, prendra le scarabée et l'enveloppe de la coloquinte elle-même, qui recouvrira sa tête et ses yeux et se collera à ses plumes. De la sorte, incapable de voir et d'avancer, elle restera sur place, immobile, jusqu'à ce qu'on s'approche d'elle et qu'on l'attrape à la main. À défaut de scarabée, il suffira de mettre un plant d'oignon dans le creux de la coloquinte. On la capture aussi facilement à l'aide du dispositif suivant : on coupe un roseau et on le perce aux deux extrémités. On y insère de petites baguettes, sur lesquelles on pratique deux entailles. On fait passer par ces entailles la boucle du nœud coulant. On suspend à l'ensemble une pierre percée d'un trou et on place au milieu du roseau une fine agrafe de fer à laquelle on a fixé une fève. La grue, qui vise la fève, passe la tête dans le nœud coulant, s'empare de la fève et, en voulant relever la tête, elle tirera sur le nœud tendu qui enserre son cou. Puis, comprenant la ruse, elle tentera de prendre son envol à plusieurs reprises, mais elle sera retenue par le poids de la pierre, jusqu'au moment où le chasseur la capturera.

12. Il est très compliqué de prendre des palombes. Dès qu'elles s'aperçoivent de la présence des chasseurs, elles s'enfuient aussitôt, mais ces oiseaux peuvent eux aussi être vaincus par ruse. Après avoir repéré l'arbre sur lequel les palombes sont perchées, le chasseur déploie au sol son filet qu'il recouvre d'une fine couche de paille, pour le dissimuler. Il attache d'autres palombes qui ont été prises auparavant, les aveugle et leur attache les pattes à l'aide d'une fine corde ; c'est grâce à cette corde qu'il mettra les oiseaux en mouvement et les forcera à s'agiter. Lorsqu'elles entendent le bruit, les autres accourent, délaissant leur nourriture et leurs arbres. Ensuite, caché sous une couverture, le chasseur tire avec force sur la corde du filet et rassemble d'un seul coup tous les pieux qui le retiennent. Il capture ainsi les palombes tombées dans les replis du filet. C'est avec des filets analogues, qui se ferment en tirant, que l'on capture également les pigeons, mais on les chassera plus aisément avec des lacets.

13. On peut prendre les merles et les rossignols au chant mélodieux en dressant dans des buissons touffus un filet comportant deux cerceaux bien ronds. Ces derniers sont cachés dans les replis du maillage et ressemblent aux filets ronds utilisés pour la pêche en mer. On les tend au moyen d'un nerf de bœuf, en plaçant au milieu une très longue baguette ; on y attache une corde et la détente du piège et on introduit un appât, par exemple un ver de terre ou de sable. Artiré, l'oiseau touche le piège et se fait prendre, lorsque les éléments du piège, qui étaient maintenus en tension, se rabattent. Pour les

merles, un piège du même genre a aussi été imaginé par les enfants. Profitant de l'hiver, moment où l'oiseau manque le plus de nourriture, ils creusent un trou, y jettent un noyau d'olive ou une baie de laurier et dressent à côté un petit débris de céramique. Ils placent au-dessous un bâton qui est orienté vers le trou. Ils appuient au piquet un autre morceau de céramique; ils étendent sur le trou deux brindilles sur lesquelles on aura placé la détente du piège et un autre tesson. Le merle, mis en appétit par la nourriture, s'approchera certainement. Par la chute immédiate du tesson, il sera enfermé dans le trou. C'est de cette façon que l'on prend aussi les grives et les fauvettes.

14. On chasse l'*aiginthos* avec une cage, dans laquelle on enferme, pour son cri, un autre oiseau qu'on aura chassé auparavant. Il y aura deux portes disposées de chaque côté de la cage. Comme appât, on utilise une noix ou une larve, ou un aliment de ce genre, vers lequel l'oiseau s'élancera, après avoir été attiré par le chant de son congénère. Mais là aussi, une détente rabat les portes si bien que l'*aiginthos*, une fois entré, ne pourra plus s'échapper.

15. Il ne sera pas aisé de capturer l'œdicnème criard, à moins de placer son filet près d'un point d'eau. Lorsqu'il a soif, l'oiseau dirige son vol vers cet endroit, mais le chasseur, caché jusque-là dans une cabane, tendra son filet à l'aide d'un cordon pour envelopper l'œdicnème au moment où il boit.

16. On chasse aussi les tourterelles au moment où la soif les conduit à une source. Le chasseur dresse un roseau à proximité, après avoir attaché des plumes à son sommet; leur mouvement, le plus souvent, épouvante les oiseaux et les fait fuir. Mais on place non loin de là une autre tourterelle, capturée auparavant. En la voyant, elles volent dans sa direction et se posent autour d'elle. C'est ainsi qu'elles se font prendre au moment où on tire le filet.

17. On capture les alouettes à l'aide d'une chouette, que le chasseur a installée sur une grille métallique. Il fait bouger la chouette en tirant constamment sur une corde, non sans avoir au préalable disposé en cercle des baguettes enduites de glu. Dans leur hâte à s'en prendre à la chouette, animal nocturne, les alouettes se font en effet piéger dans la glu et les baguettes.

18. Pour les choucas aux cris perçants, on recourt à une technique de chasse particulière: il faut fixer dans le sol une longue branche, y attacher une ficelle nouée en lacet avec la détente du piège au milieu, qui courbe, par un mouvement de torsion, les baguettes placées de chaque côté. À l'extrémité de la détente, on posera une olive, avec le nœud coulant tendu juste devant. Si les choucas la touchent, la détente

glisse, la branche, ramenée en arrière, se redresse et serre ainsi le nœud, si bien que le cou des choucas est pris comme celui d'un pendu.

19. Les oiseleurs prennent les geais de la même manière. Il y a aussi une autre manière d'attraper des choucas. On dispose un récipient que l'on a rempli d'huile de telle manière que les choucas puissent regarder à l'intérieur. Apercevant leur propre reflet dans le récipient, ils croient qu'il s'agit d'autres choucas. Ils volent droit dans l'huile pour en ressortir aussitôt, mais leurs ailes et tout leur corps sont alors si imprégnés d'huile et si alourdis qu'ils ne peuvent plus reprendre leur envol. C'est de cette façon qu'ils sont capturés aussitôt.

20. Si l'on veut chasser la mésange, on enduit complètement de glu le pis d'une chèvre. Pressée de boire le lait de la chèvre, la mésange franchit en volant les murs de clôture et gagne la bergerie. Elle applique son bec au pis de la chèvre et se trouve prise, car la glu adhère à son corps jusqu'aux extrémités de ses ailes.

21. Pour la chasse au porphyron, on n'aura nul besoin de glu ou de filets, mais il suffira de guetter l'endroit où il se tient. On s'en approchera peu à peu en dansant. La vue de la danse lui est si agréable qu'il ne s'envolera pas, même en voyant l'homme s'avancer. À son tour, lui aussi agitera ses membres en dansant, jusqu'à ce qu'il soit pris, se trouvant tout à coup sous les mains de celui qui a choisi la danse en guise de chasse. C'est aussi en dansant et en badinant que les chasseurs capturent les petits ducs.

22. Quant aux oiseaux marins, on les prend à l'aide d'hameçons, auxquels on a fixé de petits poissons. Mais on chasse aussi les sternes en peignant des images de poissons sur des panneaux de bois. Ils s'élancent comme s'ils plongeaient sur un poisson, mais se brisent contre les panneaux et se tuent. Les autres oiseaux marins – et ils sont nombreux –, c'est au moyen de lacets, de filets et de rets qu'on les attrape, quand ils nagent ou quand ils sortent de l'eau sur quelques saillies du rivage, là où ils ont coutume de sécher leurs ailes, de dormir, ou de se reposer, une fois rassasiés. On chasse les canards à l'aide de filets et de lacets. Il en va de même pour les ibis falcinelles, les *cenchrites* et d'autres espèces d'oies, pour les rapides courlis, les foulques macroules et nombre d'autres oiseaux aquatiques, qu'on appâte au préalable avec de la nourriture, en semant sur les bords des étangs et des cours d'eau de l'orge, du froment ou du millet.

23. Contre les oies, on a encore imaginé un autre stratagème. On fabrique une oie en bois, on l'attache à un jonc au milieu de l'étang et on la laisse dériver. Les autres oies s'assemblent autour d'elle, la frappent et la

chassent comme un individu étranger à leur groupe. Alors le chasseur, qui est caché dans une cabane et qui tient à la main un mince fil, ramène à terre l'oie de bois. Les autres, croyant qu'elle s'enfuit, la suivent, quitte à se retrouver, dans leur poursuite, prises dans les filets. Le chasseur tire alors sur les perches, redresse son filet et enferme d'un seul coup toutes les oies qui nageaient autour de l'oie de bois. Mais ni les oiseaux appelés « thraces », ni les *dytinoi*, ni les grèbes n'échappent aux chasseurs, même s'ils occupent tout leur temps à nager. Eux aussi, on les chasse par ruse. Quand la mer est immobile, par calme plat, on monte à bord d'une barque sans rames et on avance doucement – ainsi, le battement des rames ne saurait faire fuir les oiseaux.

Puis, l'un des chasseurs se tient à la poupe en tenant un filet, tandis que l'autre, à la proue, fait peu à peu avancer le bateau en maniant le gouvernail. Il porte une lampe en céramique qu'il montre aux oiseaux en s'approchant d'eux. Ces derniers, croyant voir non une lampe, mais une étoile, laissent venir l'embarcation qui avance. Quand il arrive à proximité, le chasseur cache la lampe dans le creux du navire pour que les oiseaux ne perçoivent pas la ruse. Déployant le large filet, il le lance sur eux et tire à bord les nombreux oiseaux qu'il a enveloppés. Voilà, ô Roi très puissant, tout ce que j'ai à dire sur la vie des oiseaux et la manière de les chasser. Denys dit qu'il a reçu ces enseignements d'Apollon, fils de Létô.

NOTES

sur le « Dioscoride de Vienne », voir PREMIERSTEIN A. VON, WESSELY C., MANTUANI J., *Dioscurides: Codex Aniciae Iulianae picturis illustratus*, Leyde, A. W. Sijthoff, 1906, édition phototypique. Ce manuscrit est l'archétype de la tradition manuscrite de la Paraphrase de Denys. Voir le *stemma* dressé par M. Papathomopoulos, qui corrige celui d'A. Garzya en s'appuyant notamment sur les recherches menées par I. Gualandri: GUALANDRI I. (éd.), *Incerti auctoris in Oppiani Halieutica Paraphrasis*, Milan-Varese, Istituto editoriale cisalpino, 1968 et PAPATHOMOPOULOS M., « Prolégomènes à une nouvelle édition des *Ixeutiques* de Dionysios », *Hellenica*, n° 24, 1971, p. 233-266.

sur les illustrations du « Dioscoride de Vienne », voir en particulier WEITZMANN K., *Late Antiquity and Early Christian Book Illumination*, Londres, Chatto & Windus, 1977, p. 70-71; KÁDÁR Z., *Survivals of Greek Zoological Illuminations in Byzantine Manuscripts*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978, p. 77-90; STÜCKELBERGER A., *Bild und Wort. Das illustrierte Fachbuch in der antiken Naturwissenschaft, Medizin und Technik*, Mayence

Rhin, Philipp von Zabern, 1994, p. 78-87, en particulier p. 86.

3. PREMIERSTEIN A. VON, « *Anicia Iuliana* im Wiener Dioskurides Codex », *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des allerhöchsten Kaiserhauses*, n° 24, 1903, p. 105-124.

4. COLONNA A., compte rendu de GARZYA A. (éd.), *Dionysii Ixeuticon seu de aucupio libri tres*, Leipzig, Teubner, 1963, *Paideia*, n° 19-2, 1964, p. 101.

5. *Souda*, s. v. Ὀμμανός.

6. GARZYA A., « Sull'autore e il titolo del perduto poema *Sull'aucupio* attribuito ad Oppiano », *GIF*, n° 10, 1957, p. 156-160. Si la *Souda* (s. v. Ὀμμανός) fait état d'un poème en deux chants, une *Vie d'Oppien* (p. 66 Westermann) mentionne en revanche un poème du même titre, mais en cinq chants.

7. Voir les justes remarques de VOUTIRAS E., « Le cadavre et le serpent, ou l'héroïsation manquée de Cléomène de Sparte », dans PIRENNE-DELFORE V., SUÁREZ DE LA TORRE E. (éd.), *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes*

grecs, Actes du colloque organisé à l'université de Valladolid, 26-29 mai 1999, Liège, 2000, p. 377-394, en particulier p. 390.

8. BETTINI M., *Nascere. Storie di donne, madri ed eroi*, Turin, Einaudi, 1998, notamment p. 229.

9. WELLMANN M., « Alexander von Myndos », *Hermes*, n° 26, p. 481-566. Voir aussi ARNOTT W. G., « In praise of Alexander of Myndos », dans BONANNO A. et VELLA H. C. R. (éd.), *Laiurea corona. Studies in honour of Edward Coleiro*, Amsterdam, Grüner, 1987, p. 23-29; ZUCKER A., *Aristote et les classifications zoologiques*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 2005, p. 315-316.

10. GARZYA A. (éd.), *op. cit.*; PAPATHOMOPOULOS M. (éd.), ANONYMOY ΠΑΡΑΦΡΑΣΙΣ ΕΙΣ ΤΑ ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ ΙΞΕΥΤΙΚΑ, Ioannina, 1976. Signalons cependant deux points où la présente traduction s'écarte du texte édité par M. Papathomopoulos: en III, 2, p. 28, 10 P, τοῦ ἀέρος a été corrigé en τοῦ ἑαρος; en III, 23, p. 35, 13 P, κατὰ μόνον a été corrigé en κατὰ μέσον.